Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 36

Artikel: Onna tsancra dè lâivra
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193800

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ans, à 40 il sera malpropre et à 50 il puera.

» Ne débite et n'écoute jamais avec complaisance des propos diffamants sur le compte d'autrui; car en fait de médisance, comme en fait de vol, le receleur est toujours jugé aussi coupable que le voleur.

» Prends le ton de la compagnie où tu te trouves et ne prétends jamais le donner toi-même. Sois sérieux, gai, ou même folâtre, selon le goût et l'humeur présente de la réunion. Ne raconte point d'histoire en compagnie; il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus désagréable. Sur toutes choses bannis le *moi* de la conversation.

» N'attaque point les hommes en corps: militaires, magistrats, gens d'église, bourgeois. Les individus pardonnent quelquefois, mais les corps et les sociétés ne pardonnent jamais. »

Chesterfield s'élevant contre le pédantisme, contre les préjugés d'école, contre la manie de parler toujours des anciens comme des prodiges au-dessus de l'humanité, et des modernes comme s'ils n'approchaient jamais des premiers, dit encore à son fils:

« Parle des modernes sans mépris et des anciens sans idolâtrie. Et surtout pas d'exemples toujours empruntés aux Grecs et aux Romains, pas de citations prises sans utilité dans leurs auteurs. N'entrelardons jamais notre langage; souvenons-nous qu'il est plus nécessaire d'être versé à fond dans la littérature moderne que dans l'autre.

» Evite avec soin toute citation grecque et latine, n'affecte pas de citer « les vertueux Lacédémoniens, les élégants Athéniens et les intrépides Romains. » Laisse cet étalage à de pauvres pédants. Point de fleurs de rhétorique, point de déclamation. »

Onna tsancra dè lâivra.

S'on ne pâo pas adé comptâ su lè dzeins, on ne pâo pas adé comptâ su lè bêtès non plie, et se lâi a dâi bracaillons dein la chrétientâ, y'ein a assebin permi cllião que vont su quatro piautès, à cein que dit Caquelet.

Stu Caquelet est on gaillâ qu'a on pou lè coûtès ein long et que fâ lo tsachâo tandi l'âoton. Quand on lo vâi passâ avoué sè grands diétons su lè canons dè patalons, que botenont tant qu'à la copetta, son charnier à frindzès, sa veste ein tserpi, sa carletta rionda et son fusi à dou coups, on sè peinsè: « Gâ dè dévant! » Et portant, diabe lo pas que l'est tant terriblio. L'est coumeint onna bouna eimpartià dè sè collègues: « L'a mé dè braga què dè fé. »

On dzo que lo menistrè lâi avâi reindu on serviço, ne mè rassovigno pas bin que l'irè, Caquelet lâi fâ: « Eh bin, monsu lo menistrè, po vo recompeinsâ dè voutra bontâ, ye vu vo z'einvoyi onna lâivra. Quand la tsasse sarà âoverta, n'ia pas! y'ein arà iena por vo, et onna balla. »

— Eh bin, cein mè farà pliési, repond lo menistrè, compto dessus?

— Aloo! vo prometto de vo z'ein einvoyi onna tota balla.

L'est bon. Lo mâi dè setteimbro arrevè; la tsasse s'âovrè; on s'ein vint à la St-Dénis, à la St-Martin, à Tsallanda et âo bounan, et min dè lâivra; et portant Caquelet avâi prâi on permis.

— Caquelet est on dzanliâo, se sè peinsà lo menistrè; l'est veré que n'est pas moo dè la premire.

Enfin vaitsé Pâquiè io n'étâi pequa quiestion dè lâivra, et per hazâ lo menistrè reincontrè Caquelet que fasâi état dè pas lo vairè et que coudessâi preindrè on autro tsemin.

Lo menistrè lo criè.

— Ah l'est dinsè que vo z'étès dè parola, se lâi fâ. Et cllia lâivra que vo m'âi promet? ne l'é jamé vussa.

— Coumeint! repond lo tsachâo, vo ne l'âi pas z'ua?

— Eh na.

— Oh bin, cein m'ébâyè rudo; kâ la premire senanna dè la tsasse, ye lâivo onna lâivra dein on tsamp d'impératoo, et mè dio: « Vouaiquie z'ein onna tota balla. Adon y'armo, mè metto ein jou, mero, et *rrrdo!* tiro lo gatollion, et manquo la lâivra que tracè vïa coumeint on einludzo. Adon coumeint vo z'avé promet dè vo z'ein einvoyi iena, quand y'é vu que y'avé manquâ, lâi é fé: « Va t'ein vito à la cura, tsi monsu lo menistrè, et dépatse tè! » Et coumeint le tracivè dâo coté dâo veladzo, mè su peinsâ que l'allâvè tot drâi tsi vo. Ora, vo vâidè n'est pas dè ma fauta, et parait que cllia tsaravouta a fé faux bon. Oh, monsu lo menistrè, on ne sâ perein à quoui sè fiâ!

Le *Figaro* a l'habitude de poser à ses lecteurs des questions prises un peu dans tous les domaines de la vie, questions qui lui valent parfois des réponses excessivement intéressantes. Tout récemment et sous le titre: *Le salut des fournisseurs*, il publiait cette question qui a dû préoccuper beaucoup de commerçants et de fournisseurs:

Un coiffeur de dames, à pied ou en voiture, rencontre une de ses clientes, accompagnée ou seule: doit-il la saluer ou bien attendre qu'elle lui en fasse l'invitation?

Les diverses réponses reçues sont unanimes à conclure « qu'un fournisseur quelconque ne doit pas saluer le premier sa cliente, qu'elle soit seule ou accompagnée. »

Cet usage, toutefois, n'est pas très ancien, ajoute le *Figaro:* jadis une différence d'éducation, d'instruction, de costume même, séparait les classes. Nos élégants fournisseurs d'aujourd'hui étaient le « marchand, » le « boutiquier » qui vous saluait tout bas et auquel on répondait par un petit « bonjour protecteur. »

Les temps ont changé. Les fils de nos premiers faiseurs fréquentent les mêmes écoles que nos enfants. Leurs papas, qui sont souvent d'aspect distingué, ont chevaux, voitures et se trouvent mêlés à la foule de leurs clientes aux courses, aux premières.

Le tact le plus élémentaire leur commande donc de ne jamais se faire reconnaître de la cliente qu'ils ont, la veille, chaussée, coiffée ou corsetée.

Cela est de règle absolue dans les grandes maisons.

M. *Doucet*, qui remonte tous les jours, à pied ou en voiture, les Champs-Elysées, y croise fatalement beaucoup de ses clientes.

Il a pris pour règle de conduite de ne jamais les saluer, à moins d'y être invité par une indication quelconque de leur part.

M. *Charvet*, le chemisier, est plus explicite. « Autrefois, me dit-il, lorsque les relations entre acheteur et fournisseur étaient plus étendues et plus cordiales, beaucoup de mes pareils et moi-même, nous prenions les devants et saluions les premiers nos clientes.

» Aujourd'hui l'usage contraire a prévalu; et il a du bon, puisqu'il est plus conforme au précepte yankee: « J'ai acheté. Tu as vendu. Nous sommes quittes. »

» Je fais pourtant une exception pour mes plus anciennes clientes, qui sont devenues des amies pour moi et pour ma maison.

» Celles-là, je les salue le premier, elles ne peuvent se froisser de ma déférence. »

M. *Félix*, qui a eu autant de célébrité dans la coiffure qu'il en a maintenant dans la mode, a l'habitude de tourner la tête chaque fois qu'il aperçoit une cliente, et il en donne des raisons originales et judicieuses:

« Au magasin, dit il, le corsetier, le coiffeur et le tailleur sont on ne peut plus aimables avec les dames: c'est leur métier et leur avantage.

» Celles-ci, dominées par la coquetterie et subjuguées par le talent de l'artiste qui s'efforce de les embellir, répondent à ces amabilités par des compliments et une espèce de laisser-aller qu'on pourrait prendre pour de l'intimité, et qui n'est que de circonstance.

» Au sortir des cabinets où l'on essaie les robes et les corsets, et où s'élaborent les plus élégantes coiffures, les dames redeviennent elles-mêmes, jalouses de leur rang, de leur fortune et